

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Autobiographie, biographie et journal d'émotion

André Renaud

Number 41, Spring 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39829ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Renaud, A. (1986). Autobiographie, biographie et journal d'émotion. *Lettres québécoises*, (41), 71–73.

par André Renaud

Autobiographie, biographie et journal d'émotions

La mode littéraire est à la confession. Sans doute cette déclaration est-elle un euphémisme, puisque depuis des siècles, les écrivains se confient dans leurs écrits et qu'ils y dévoilent à satiété le fond de leurs pensées et le fond de leur âme. Mais toute chose n'est pas bonne à dire et il ne suffit pas d'avoir vécu pour devoir en témoigner par écrit. Il ne suffit pas non plus d'avoir été touché par l'existence d'un ancien professeur, d'un ami, d'un philanthrope, pour rédiger à la suite de son décès un éloge qui remplira un nombre inouï de cahiers.

La mode littéraire est également aux volumes de quatre cents pages et plus et nos auteurs ne sont plus satisfaits que lorsque leurs livres donnent du poids, comme s'il s'agissait là d'un critère ou d'une garantie de qualité; comme si le poids figurait la densité de l'inspiration. Ils oublient, hélas trop souvent, que l'inspiration appelle l'éclectisme qui lui, à son tour, engendre la retenue.

Lorsque l'on conjugue les considérations contenues dans les deux paragraphes qui précèdent, l'on risque de se trouver devant des bouquins énormes, auxquels on aurait envie d'arracher le tiers ou le quart des pages. C'est à se demander avec inquiétude quelle est l'humeur vorace des lecteurs qui sont à la solde des éditeurs et qui semblent incapables de voir le trop-plein là où ils le rencontrent.

Toujours au chapitre de la mode, il y a également une récolte incroyable de livres gentils. Un tel a fait un beau voyage (voyage dans la vie ou voyage dans les mers) et croit devoir le consigner avant que d'entreprendre... le dernier voyage. Il écrit pour la postérité, mais seule sa postérité à lui pourra s'intéresser à son ouvrage, les jours d'anniversaire et au

temps des Fêtes, au pied du sapin. Un autre, devenu vieux, peut-être un tantinet sénile, mais avec gentillesse, se rappellera mille anecdotes et cent détails de la vie d'antan et se laissera convaincre de raconter ces choses «avant que le peuple ne les ait oubliées».

L'oeuvre littéraire de celui qui fait profession de rappeler les choses, de se les rappeler, de les commenter et de raconter ce qu'il a vu chez autrui ou dans la vie en général, doit répondre, dans son écriture, à des critères qui vont bien au-delà de la quantité et du simple matériau. Biographie, autobiographie, mémoires, confidences ou journal d'émotions sont autre chose que des exercices de style ou des aventures sentimentales, encore que dans les bons exercices de style on peut trouver des pages à donner en dictée aux élèves de nos divers baccalauréats avec spécialisation.

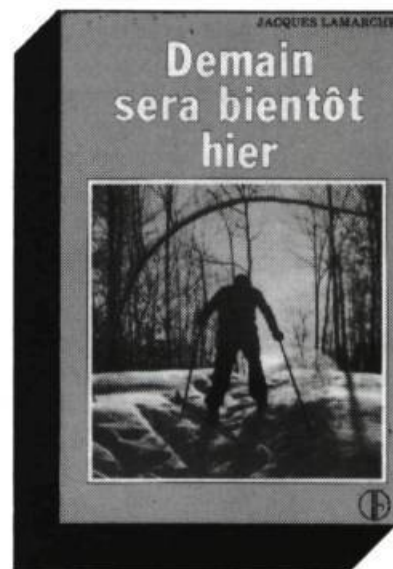
Cela veut dire que biographies, autobiographies, mémoires, confidences et journaux d'émotions, pour entrer dans l'univers de la littérature, doivent être conçus selon les exigences de l'oeuvre littéraire et devenir, pour ainsi dire «nécessaires». Et je parle ici, bien entendu, d'une espèce de nécessité qui n'a rien à voir avec celle du pain quotidien. Donnons deux exemples, un tiré de nos lettres, l'autre, des lettres françaises. Pour moi, le livre de mémoires politiques de Gérard Pelletier est un de ces ouvrages qu'il fallait écrire et qui est écrit selon les canons du genre: avec le sens de l'histoire et de la conjoncture, avec sobriété et clairvoyance.¹ Par contre, l'interminable biographie qu'Annie Cohen-Solal consacre à Jean-Paul Sartre² est un livre non nécessaire: sans aucune circonspection ni perspective, dans un amoncellement de renseignements, l'au-

teur y juxtapose des milliers de mots. Dirigée par un éditeur plus minutieux, elle aurait donné un livre de deux cent cinquante pages, intéressant et «nécessaire».

Est-ce parce que je dois présenter trois ouvrages qui tombent dans l'une ou l'autre de ces catégories que mon préambule est si long (si décousu), et que tout mon article risque de devenir à son tour non nécessaire? Je ne saurais le dire, mais je dois à la vérité d'affirmer ici que chacun a des mérites que l'honnêteté oblige de reconnaître, et qu'ils ont été écrits, les uns et les autres, avec la meilleure volonté du monde, un sérieux absolu et la certitude de la chose à faire. Commençons par le meilleur.

Romancier et écrivain régionaliste, Jacques Lamarche³ s'est toujours acharné à l'écriture comme Edwige aux souches, dans *Maria Chapdelaine*. Tant et si bien qu'il a réussi à accomplir une oeuvre remarquable et qu'il propose à son lecteur une prose agréable. Il manie la plume avec un sens aigu de la métaphore et il travaille sur ses images comme au burin: afin que chacune des marques porte et reste. Pour avoir beaucoup trop le sens de la postérité et le goût de passer à l'histoire, il s'acharne beaucoup plus sur les figures de style que sur l'authenticité de son matériau.

Sauf pour lui-même et pour ses enfants, pour ses amis et pour ses connaissances, sa vie, en soi, n'a rien d'extraordinaire et ne vaut pas, je crois, les deux cents pages du livre qu'il lui consacre;



cela n'a rien de méprisant et c'est le lot de la plupart d'entre nous. Mais son regard sur les choses aurait pu l'être, lui; son regard critique sur le milieu dans lequel il a vécu; non pas sur le petit milieu familial à lui seul, mais sur ce microcosme, s'il avait résolu de le situer dans un univers plus précisément nommé et analysé. Il manque à l'autobiographie, sympathique il est vrai, la volonté du mémorialiste et les dons de l'historien, faute de quoi son livre demeure tellement personnel et intimiste qu'il constitue, à vrai dire, un témoignage familial.

Voyons comment l'auteur raconte sa naissance: «Au seuil mystérieux de la naissance, je découvre un univers de sensations et de mots, d'images et de rythmes. Enfant des lampadaires de la rue Saint-Denis, je perçois la vie montréalaise et je l'harmonise aux pulsations de ma première décennie. [...] Comme le graveur creuse sa planche avec une gouge, le nouveau-né ancre en lui les fascinations initiales et les désarrois enfantins.»

Or, pour être poétiques et fort bien menés, ces deux paragraphes appartiennent tout à fait au langage poétique de l'âge adulte et ne disent pas du tout les premiers regards ni les premières perceptions de l'enfance qui sont regards flous et sans paroles et, plus tard, balbutiements gauches et sans poésie.

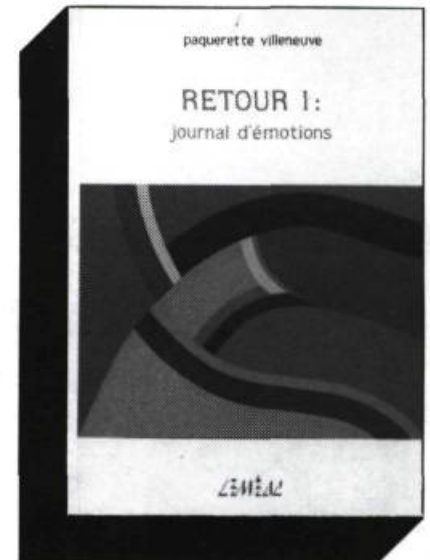
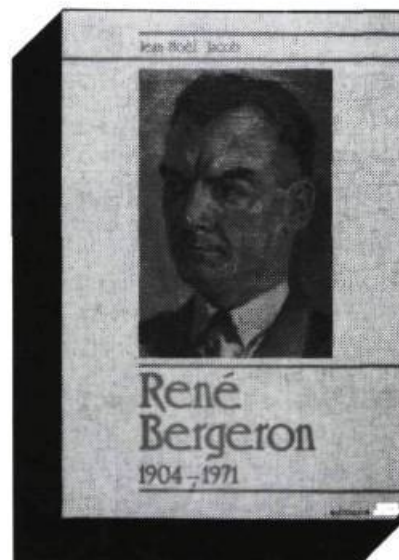
Je crois que rempli de souvenirs transformés profondément par la vie et par le goût de la prose poétique, l'auteur a perdu (délibérément?) le sens de la réalité et de l'histoire: la sienne et celle de la société où il a grandi. Je parle ici d'un sens rigoureux, capable de retracer hommes et événements et de les inscrire, de façon analytique et critique dans un tableau qui embrasse le destin d'un milieu, d'une région, d'une collectivité toute entière. Cependant, pour qui a habité la région de la Petite-Nation, pour qui en connaît la géographie et la petite histoire, il y a, dans cette lecture, une possibilité de suppléance qui, permettant de lire entre les lignes, rend le livre plus signifiant.

Voici un second ouvrage à saveur régionaliste. La biographie que Jean-Noël Jacob⁴ consacre à René Bergeron donne l'impression d'être exclusivement un hommage commandé par la Société des amis de l'auteur. Anachronique, le style emprunte tout à fait aux préceptes de l'apologie et de l'exégèse.

Né en 1904, dans la région du Saguenay, René Bergeron a été à la fois pédagogue, journaliste, écrivain et peintre. Il a laissé une oeuvre éparsée et assez mal connue, sinon des petits cercles qui se sont intéressés à lui et qui se sont préoccupés, avec plus ou moins de méthode, de colliger ses textes, d'y retrouver un peu d'ordre et de faire de même pour ses tableaux.

Les écrits de ce René Bergeron se résument en peu de choses: quelques textes concis d'une vingtaine de pages seulement et d'inspiration religieuse, humaniste ou humoristique; deux ouvrages plus consistants, *Le Corps mystique de l'antéchrist* et *Le Premier péril*, qui ont paru dans les années 1940, traitent également de questions religieuses; ils sont restés dans l'ombre, et c'est sans doute bien ainsi.

Le peintre René Bergeron, beaucoup plus que l'écrivain méritait que l'on s'arrêtât sur son oeuvre et il faut accorder à Jean-Noël Jacob le souci d'une relation précise de la contribution de cet artiste qui aura eu d'abord et avant tout le désir apostolique de passer dans son milieu pour une âme de bonnes oeuvres: «peintre depuis toujours, journaliste conférencier, écrivain, chrétien authentique qui a dénoncé le communisme publiquement, voilà autant d'aspects qu'il faudra aborder pour décrire M. René Bergeron [...] que l'on reconnaît comme l'un des pères de la vie artistique saguenéenne.» C'est le voeu qu'exprimait *le Soleil* en 1969 et que réalise M. Jacob, avec une piété et une reconnaissance qui sont sincères et fort louables.



Des trois ouvrages dont nous parlons ici, *Retour*⁵ est le plus intimiste. Délibérément intériorisée, l'inspiration creuse vers le fond de l'âme pour y suivre, le plus fidèlement possible, les méandres de la réflexion.

Bien sûr, l'auteure ne néglige pas tout à fait le fil des années qu'elle a vécu, en France ou ici, à titre de journaliste et d'écrivain. Vingt ans de vie parisienne, des voyages de retour, des séjours ailleurs en Europe, des responsabilités professionnelles diverses, des aventures personnelles, voilà qui suffit à remplir une existence d'anecdotes, de péripéties, d'incidents et d'accidents en nombre suffisant pour remplir un fort volume.

Mais encore ici il semble que le réel, dans son épaisseur dramatique et dans sa signification surtout, n'intéresse l'auteure qu'au second plan, que comme une espèce de vague témoin-prétexte qui doit conduire ailleurs, dans une terre plus fertile en émotions et, partant, plus intéressante à cultiver. Dans une belle phrase qui constitue comme son art poétique, Paquerette Villeneuve écrit ce qui suit: «Mon type d'écriture, qui est d'épingler les pensées au passage, comporte comme difficulté que certaines de ces pensées sont fixées par les mots mais pour les fixer dans les mots, il faut réaménager la matière brute, dont on a au moins saisi le filon.» (p. 164)

Telle est la thématique de ce livre; tel en est également le style. Ce qui l'intéresse, c'est le prétexte à écrire, non pas le sujet en tant que tel, mais dans la mesure où ce sujet-là consent à s'éloigner de lui-même pour faire place à l'auteure. D'ailleurs, elle n'y consent pas: on l'y contraint.

Dès lors n'importe quel sujet peut devenir opportun puisqu'il n'est qu'un passage et que le catalyseur d'une curiosité qui a envie de marcher dans d'autres avenues. Mme Villeneuve parle-t-elle de Guy Lafleur? C'est pour mieux disserter sur la persévérance, la ténacité et le courage, tel qu'elle considère elle-même ces vertus en son for intérieur.

Journal intime, et conçu comme nous venons de le voir, ce livre de plus de quatre cents pages, souvent captivant, écrit avec un soin remarquable, finit par s'étirer comme un long babillement. Pourquoi n'avoir pas coupé dans ces trop nombreuses pages? Pourquoi n'avoir pas établi un autre équilibre entre la réalité historique et la réalité intime? Ce livre est écrit comme une oeuvre de prose poétique. Dire que pour donner ses *Petits poèmes en prose*, Baudelaire n'a pas rempli deux cents pages.

Pourquoi ai-je manifesté quelque réticence à l'endroit de ces trois livres qui ne manquent pourtant pas de mérites, chacun à sa façon? Parce qu'ils en sont, à mon avis, encore à l'étape de l'avant-dernière version; je ne parle pas ici de la qualité même de l'écriture: elle est correcte chez Jacob, recherchée chez Lamarche et très réussie chez Villeneuve. Je parle plutôt du travail qui reste à faire sur le matériau et sur la perspective. À Jacob, il faudrait demander plus de rigueur, un regard plus critique et plus moderne; à Lamarche, une perspective historique plus aiguë et plus critique. Il faudrait enfin inviter Paquerette Villeneuve à élaguer d'un bon tiers l'arbre trop touffu qu'elle dessine et le situer dans un paysage plus réaliste. □

1. Gérard Pelletier, *Les Années d'impatience*, Montréal, Stanké, 1983, 320 p.
2. Annie Cohen-Solal, *Jean-Paul Sartre*, Paris, Gallimard, 1985, 728 p.
3. Jacques Lamarche, *Demain sera bientôt hier*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1985, 214 p.
4. Jean-Noël Jacob, *René Bergeron, s.l.*, Les éditions JCL, 1985, 175 pages.
5. Paquerette Villeneuve, *Retour I*, Montréal, Leméac, 1985, 425 p.

Les Nouveautés aux Éditions des Plaines

**Le
coupeur
de têtes**



Le coupeur de têtes

de Nadine Mackenzie
Un homme se révèle un meurtrier
recherché par le F.B.I.

(roman)

\$7.95

**les
deux
soeurs**

Gilles Valais

Les deux soeurs
de Gilles Valais

Deux nouvelles écrites avec
beaucoup de psychologie.

(roman)

\$7.95

À l'écoute des Franco-Manitobains

de Antoine Gaboriau

Cueillette d'expressions
franco-manitobaines.

(langue)

\$7.95



**LES CONTES
DE MON
PATELIN**



Jean Pariseau

**Les contes de mon
patelin** de Jean Pariseau

Un passé qui s'anime avec
beaucoup d'humour.

\$6.95



La ménagerie de Jocelyne Villeneuve

Cinq contes pour jeunes

(enfants)

\$4.95

LES ÉDITIONS DES PLAINES

C.P. 123 Saint-Boniface
(Manitoba) R2H 3B4
Tél.: (204) 235-0078

